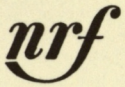
JEAN-PAUL SARTRE

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ

II

Le sursis

roman



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LE SURSIS

Extrait de la publication

JEAN-PAUL SARTRE

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ

II

Le sursis

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

© Éditions Gallimard, 1945.

VENDREDI 23 SEPTEMBRE

Seize heures trente à Berlin, quinze heures trente à Londres. L'hôtel s'ennuyait sur sa colline, désert et solennel, avec un vieillard dedans. A Angoulême, à Marseille, à Gand, à Douvres, ils pensaient : « Que fait-il? Il est plus de trois heures, pourquoi ne descend-il pas? » Il était assis dans le salon aux persiennes demi-closes, les yeux fixes sous ses épais sourcils, la bouche légèrement ouverte, comme s'il se rappelait un souvenir très ancien. Il ne lisait plus, sa vieille main tavelée, qui tenait encore les feuillets, pendait le long de ses genoux. Il se tourna vers Horace Wilson et demanda : « Quelle heure est-il? » et Horace Wilson dit : « Quatre heures et demie, à peu près. » Le vieillard leva ses gros yeux, eut un petit rire aimable et dit : « Il fait chaud. » Une chaleur rousse, crépitante, pailletée s'était affalée sur l'Europe; les gens avaient de la chaleur sur les mains, au fond des yeux, dans les bronches; ils attendaient, écœurés de chaleur, de poussière et d'angoisse. Dans le hall de l'hôtel, les journalistes attendaient. Dans la cour, trois chauffeurs attendaient, immobiles au volant de leurs autos; de l'autre côté du Rhin, immobiles dans le hall de l'hôtel Dreesen, de longs Prussiens vêtus de noir attendaient. Milan Hlinka n'attendait plus. Il n'attendait plus depuis l'avant-veille. Il y avait eu cette lourde journée noire, traversée par une certitude fulgurante : « Ils nous ont lâchés! » Et puis le temps s'était remis à couler, au petit bonheur, les jours ne se vivaient plus pour eux-mêmes, ça n'était plus que des lendemains, il n'y aurait plus jamais que des lendemains.

A quinze heures trente, Mathieu attendait encore, au bord d'un horrible avenir; au même instant, à seize heures trente, Milan n'avait plus d'avenir. Le vieillard se leva, il traversa la pièce, les genoux raides, d'un pas noble et sautillant. Il dit : « Messieurs! » et il sou-

Extrait de la publication

rit affablement; il posa le document sur la table et en lissa les feuillets de son poing fermé; Milan s'était planté devant la table; le journal déplié couvrait toute la largeur de la toile cirée. Milan lut pour la septième fois :

« Le Président de la République, et avec lui le Gouvernement n'ont rien pu faire qu'accepter les propositions des deux grandes puissances, au sujet de la base d'une attitude future. Il ne nous restait rien d'autre à faire, puisque nous sommes restés seuls. » Neville Henderson et Horace Wilson s'étaient approchés de la table, le vieillard se tourna vers eux, il avait l'air inoffensif et périmé, il dit : « Messieurs, voici ce qui nous reste à faire. » Milan pensait : « Il n'y avait rien d'autre à faire. » Une rumeur confuse entrait par la fenêtre et Milan pensait : « Nous sommes restés seuls. »

Une petite voix de souris monta de la rue : « Vive Hitler! »

Milan courut à la fenêtre :

— Attends un peu, cria-t-il. Attends que je descende!

Il y eut une fuite éperdue, des claquements de galoches; au bout de la rue le gamin se retourna, fouilla dans son tablier et se mit à faire des moulinets avec son bras. Deux chocs secs contre le mur.

— C'est le petit Liebknecht, dit Milan, il fait sa tournée.

Il se pencha : la rue était déserte, comme les dimanches. A leur balcon les Schœnhof avaient attaché des drapeaux rouges et blancs avec des croix gammées. Tous les volets de la maison verte étaient fermés. Milan pensa : « Nous n'avons pas de volets. »

— Il faut ouvrir toutes les fenêtres, dit-il.

— Pourquoi? demanda Anna.

— Quand les fenêtres sont fermées, ils visent les carreaux.

Anna haussa les épaules :

— De toute façon..., dit-elle.

Leurs chants et leurs cris arrivaient par grandes rafales vagues.

— Ils sont toujours sur la place, dit Milan.

Il avait posé les mains sur la barre d'appui, il pensait : « Tout est fini. » Un gros homme apparut au coin de la rue. Il portait un rücksack et s'appuyait sur un bâton. Il avait l'air las, deux femmes le suivaient, courbées sous d'énormes ballots.

— Les Jägerschmitt rentrent, dit Milan sans se retourner.

Ils s'étaient enfuis le lundi soir, ils avaient dû passer la frontière dans la nuit du mardi au mercredi. A présent ils s'en revenaient, la tête haute. Jägerschmitt s'approcha de la maison verte et gravit les marches du perron. Il avait le visage gris de poussière, avec un drôle de sourire. Il se mit à fouiller dans les poches de sa veste et

sortit une clé. Les femmes avaient posé leurs ballots par terre et le regardaient faire.

— Tu rentres quand il n'y a plus de danger! lui cria Milan.

Anna dit vivement :

— Milan!

Jägerschmitt avait levé la tête. Il vit Milan et ses yeux clairs brillèrent.

— Tu rentres quand il n'y a plus de danger.

— Oui, je rentre, cria Jägerschmitt. Et toi, tu vas t'en aller!

Il tourna la clé dans la serrure et poussa la porte; les deux femmes entrèrent derrière lui. Milan se retourna :

— Sales couards! dit-il.

— Tu les provoques, dit Anna.

— Ce sont des couards, dit Milan, de la sale race d'Allemands. Ils nous léchaient les bottes, il y a deux ans.

— N'empêche. Tu ne dois pas les provoquer.

Le vieillard cessa de parler; sa bouche demeurait entrouverte comme si elle continuait en silence à émettre des avis sur la situation. Ses gros yeux ronds s'étaient embués de larmes, il avait levé les sourcils, il regardait Horace et Neville d'un air interrogateur. Ils se turent, Horace fit un mouvement brusque et détourna la tête; Neville marcha jusqu'à la table, prit le document, le considéra un instant et le repoussa avec mécontentement. Le vieillard eut l'air perplexe; il écarta les bras en signe d'impuissance et de bonne foi. Il dit pour la cinquième fois : « Je me suis trouvé en face d'une situation tout à fait inattendue; je pensais que nous discuterions tranquillement les propositions dont j'étais le porteur... » Horace pensa : « Vieux renard! Où va-t-il chercher cette voix de grand-père? » Il dit : « C'est bien, Excellence : dans dix minutes nous serons à l'hôtel Dreesen. »

— Lerchen est venue, dit Anna. Son mari est à Prague; elle n'est pas tranquille.

— Elle n'a qu'à venir chez nous.

— Si tu crois qu'elle sera plus tranquille, dit Anna avec un petit rire. Avec un fou comme toi, qui se met à la fenêtre pour insulter les gens dans la rue...

Il regarda sa petite tête fine et calme, aux traits tirés, ses épaules étroites, son ventre énorme.

— Assieds-toi, dit-il. Je n'aime pas te voir debout.

Elle s'assit, elle croisa les mains sur son ventre; le type brandissait des journaux en murmurant : « *Paris-Soir*, dernière. Il m'en reste

Extrait de la publication

deux, achetez-les. » Il avait tant crié qu'il s'était égosillé. Maurice prit le journal. Il lut : « Le premier ministre Chamberlain a adressé au chancelier Hitler une lettre à laquelle, comme on l'admet dans les milieux britanniques, ce dernier répondra. La rencontre avec M. Hitler, qui devait avoir lieu ce matin, est, en conséquence, renvoyée à une heure ultérieure. »

Zézette regardait le journal par-dessus l'épaule de Maurice. Elle demanda :

— Il y a du nouveau?

— Non. C'est toujours pareil.

Il tourna la page et ils virent une photo sombre qui représentait une espèce de château, un truc comme au moyen âge, au sommet d'une colline, avec des tours, des clochetons et des centaines de fenêtres.

— C'est Godesberg, dit Maurice.

— C'est là qu'il est, Chamberlain? demanda Zézette.

— Il paraît qu'on a envoyé des renforts de police.

— Oui, dit Milan. Deux gendarmes. Ça fait six gendarmes en tout. Ils se sont barricadés dans la gendarmerie.

Un tombereau de cris se déversa dans la chambre. Anna frissonna; mais son visage restait calme.

— Si on téléphonait? dit-elle.

— Téléphoner?

— Oui. A Prisecnice.

Milan lui montra le journal sans répondre : « D'après une dépêche du D. N. B. datée de jeudi, les populations allemandes des régions des Sudètes auraient pris en main le service d'ordre jusqu'à la frontière linguistique. »

— Ça n'est peut-être pas vrai, dit Anna. On m'a dit que ça ne s'est fait qu'à Eger.

Milan donna un coup de poing sur la table :

— Nom de Dieu! encore demander du secours.

Il étendit les mains; elles étaient énormes et noueuses, avec des taches brunes et des cicatrices : il avait été bûcheron avant son accident. Il les regardait en écartant les doigts. Il dit :

— Ils peuvent s'amener. A deux, à trois. On rigolera cinq minutes, je te le dis.

— Ils s'amèneront à six cents, dit Anna.

Milan baissa la tête; il se sentait seul.

— Écoute! dit Anna.

Il écouta : on les entendait plus distinctement, ils devaient s'être

Extrait de la publication

mis en marche. La rage le fit trembler; il n'y voyait plus très clair et son crâne lui faisait mal. Il s'approcha de la commode et se mit à souffler.

— Qu'est-ce que tu fais? demanda Anna.

Il s'était penché sur le tiroir de la commode, il soufflait. Il se courba un peu plus et grogna sans répondre.

— Il ne faut pas, lui dit-elle.

— Quoi?

— Il ne faut pas. Donne-moi ça.

Il se retourna : Anna s'était levée, elle s'appuyait contre la chaise, elle avait l'air juste. Il pensa à son ventre; il lui tendit le revolver.

— Ça va, dit-il. Je vais téléphoner à Prisecnice.

Il descendit au rez-de-chaussée, dans la salle d'école, il ouvrit les fenêtres, puis il prit le téléphone.

— Donnez-moi la préfecture, à Prisecnice. Allô?

Son oreille droite entendait un grésillement sec, en zigzag. Son oreille gauche *les* entendait. Odette eut un rire confus : « Je n'ai jamais très bien su où c'était, la Tchécoslovaquie », dit-elle en plongeant ses doigts dans le sable. Au bout d'un moment il y eut un déclic.

— Na? fit une voix.

Milan pensa : « Je demande du secours! » Il serrait l'écouteur de toutes ses forces.

— Ici Pravnitz, dit-il, je suis l'instituteur. Nous sommes vingt Tchèques, il y a trois démocrates allemands qui se cachent au fond d'une cave, le reste est à Henlein; ils sont encadrés par cinquante types du Corps franc qui ont passé la frontière hier soir et qui les ont massés sur la place. Le maire est avec eux.

Il y eut un silence, puis la voix dit avec insolence :

— Bitte! Deutsch sprechen.

— Schweinkopf! cria Milan.

Il raccrocha et remonta l'escalier en boitant bas. Sa jambe lui faisait mal. Il entra dans la chambre et s'assit.

— Ils sont là-bas, dit-il.

Anna vint vers lui, elle posa les mains sur ses épaules :

— Mon cher amour, dit-elle.

— Les salauds! dit Milan. Ils comprenaient tout, ils rigolaient au bout du fil.

Il l'attira entre ses genoux. Le ventre énorme touchait son ventre :

— A présent nous sommes tout seuls, dit-il.

— Je ne peux pas le croire.

Extrait de la publication

Il leva lentement la tête et la regarda de bas en haut; elle était sérieuse et dure à l'ouvrage, mais elle avait ça des femmes : il fallait toujours qu'elle fît confiance à quelqu'un.

— Les voilà! dit Anna.

Les voix semblaient plus proches : ils devaient défiler dans la Grand-Rue. De loin les cris joyeux des foules ressemblent à des cris d'horreur.

— La porte est barricadée?

— Oui, dit Milan. Mais ils peuvent toujours entrer par les fenêtres ou faire le tour par le jardin.

— S'ils montent... dit Anna.

— Tu n'as pas besoin d'avoir peur. Ils pourront tout casser sans que je lève un doigt.

Il sentit tout d'un coup les lèvres chaudes d'Anna contre sa joue :

— Mon cher amour. Je sais que c'est pour moi que tu feras ça.

— Ça n'est pas pour toi. Toi c'est moi. C'est pour le gosse.

Ils sursautèrent : on avait sonné.

— Ne va pas à la fenêtre, cria Anna.

Il se leva, il alla à la fenêtre. Les Jägerschmitt avaient ouvert tous leurs volets; le drapeau hitlérien pendait au-dessus de la porte. En se penchant il vit une ombre minuscule.

— Je descends, cria-t-il.

Il traversa la pièce :

— C'est Marikka, dit-il.

Il descendit l'escalier, il alla ouvrir. Pétards, cris, musique par-dessus les toits : c'était un jour de fête. Il regarda la rue vide et son cœur se serra.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici? demanda-t-il. Il n'y a pas classe.

— C'est maman qui m'envoie, dit Marikka. Elle portait un petit panier avec des pommes et des tartines de margarine.

— Ta mère est folle; tu vas rentrer chez toi.

— Elle dit que vous ne me renvoyiez pas.

Elle lui tendit une feuille pliée en quatre. Il la déplia et lut : « Le père et Georg ont perdu la tête. Je vous en prie, gardez Marikka jusqu'à ce soir. »

— Où est-il, ton père? demanda Milan.

— Il s'est mis derrière la porte, avec Georg. Ils ont des haches et des fusils. Elle ajouta avec un peu d'importance : « Maman m'a fait sortir par la cour, elle dit que je serai mieux chez vous parce que vous êtes raisonnable.

Extrait de la publication

— Oui, dit Milan. Oui. Je suis raisonnable. Allez, monte. »

Dix-sept heures trente à Berlin, seize heures trente à Paris. Légère dépression au nord de l'Écosse. M. von Dörnberg parut sur l'escalier du Grand-Hôtel, les journalistes l'entourèrent et Pierryl demanda : « Est-ce qu'il va descendre? » M. von Dörnberg tenait un papier dans la main droite; il leva la main gauche et dit : « On n'a pas encore décidé si M. Chamberlain verrait le Führer dans la soirée. »

— C'est ici, dit Zézette. Je vendais des fleurs ici, dans une petite voiture verte.

— Tu te mettais bien, dit Maurice.

Il regardait docilement le trottoir et la chaussée, puisque c'était ça qu'ils étaient venus voir, depuis le temps qu'elle en parlait. Mais ça ne lui disait rien. Zézette avait lâché son bras, elle riait toute seule, sans bruit, en regardant filer les voitures. Maurice demanda :

— Tu avais une chaise?

— Des fois; un pliant, dit Zézette.

— Ça ne devait pas être bien marrant.

— Au printemps c'était bien, dit Zézette.

Elle lui parlait à mi-voix, sans se retourner vers lui, comme dans une chambre de malade; depuis un moment elle s'était mise à faire des mouvements distingués avec les épaules et le dos, elle n'avait pas l'air naturel. Maurice s'embêtait; il y avait au moins vingt personnes devant une vitrine, il s'approcha et se mit à regarder par-dessus leurs têtes. Zézette demeura en extase sur le bord du trottoir; au bout d'un instant, elle le rejoignit et lui reprit le bras. Sur une plaque de verre biseautée, il y avait deux bouts de cuir rouge avec une mousse rouge, tout autour, pareille à une houppette à poudre. Maurice se mit à rire.

— Tu rigoles? chuchota Zézette.

— C'est des souliers, dit Maurice en rigolant.

Deux ou trois têtes se retournèrent. Zézette lui fit : « Chut » et l'entraîna.

— Ben quoi? dit Maurice, on est pas à la messe.

Mais il avait tout de même baissé la voix : les gens s'avançaient à pas de loup les uns derrière les autres, ils avaient tous l'air de se connaître mais personne ne parlait.

— Il y a bien cinq ans que j'étais pas venu ici, chuchota-t-il.

Zézette lui montra le Maxim's avec fierté.

— C'est le Maxim's, lui dit-elle au creux de l'oreille.

Maurice regarda le Maxim's et détourna vivement la tête : on lui en avait causé, c'était une belle saloperie, c'était là que les bourgeois

Extrait de la publication

sablaient le champagne, en 1914, pendant que les ouvriers se faisaient casser la gueule. Il dit entre ses dents :

— Pourriture!

Mais il se sentait gêné, sans savoir pourquoi. Il marchait à petits pas, en se dandinant; les gens lui semblaient fragiles et il avait peur de les heurter.

— Ça se peut, dit Zézette. Mais c'est quand même une belle rue, tu trouves pas?

— Ça m'épate pas, dit Maurice. Ça manque d'air.

Zézette haussa les épaules et Maurice se mit à penser à l'avenue de Saint-Ouen : quand il quittait l'hôtel, le matin, des types le dépassaient en sifflant, une musette sur le dos, courbés sur le guidon de leurs vélos. Il se sentait heureux : les uns s'arrêtaient à Saint-Denis et d'autres continuaient leur chemin, tout le monde allait dans le même sens, la classe ouvrière était en marche. Il dit à Zézette :

— Ici, on est chez les bourgeois.

Ils firent quelques pas dans une odeur de papier d'Arménie et puis Maurice s'arrêta et demanda pardon.

— Qu'est-ce que tu dis? demanda Zézette.

— C'est rien, dit Maurice gêné. Je dis rien.

Il avait encore heurté quelqu'un; les autres avaient beau marcher les yeux baissés, ils s'arrangeaient toujours pour s'éviter au dernier moment; ça devait être une affaire d'habitude.

— Tu t'amènes?

Mais il n'avait plus envie de reprendre sa marche, il avait peur de casser quelque chose et puis cette rue ne menait nulle part, elle n'avait pas de direction, il y avait des gens qui remontaient vers les Boulevards, d'autres qui descendaient vers la Seine et d'autres qui restaient collés par le nez aux vitrines, ça faisait des remous locaux, mais pas de mouvements d'ensemble, on se sentait seul. Il allongea la main et la posa sur l'épaule de Zézette; il serrait fortement la chair grasse à travers l'étoffe. Zézette lui sourit, elle s'amusait, elle regardait tout avec avidité sans perdre son air averti, elle remuait gentiment ses petites fesses. Il lui chatouilla le cou et elle rit.

— Maurice, dit-elle, finis!

Il aimait bien les fortes couleurs qu'elle se mettait sur le visage, le blanc qui ressemblait à du sucre et le beau rouge des pommettes. De près, elle sentait la gaufre. Il lui demanda à voix basse :

— Tu t'amuses?

— Je reconnais tout, dit Zézette les yeux brillants.

Extrait de la publication

Il lui lâcha l'épaule et ils se remirent à marcher en silence : elle avait connu des bourgeois, ils venaient lui acheter des fleurs, elle leur souriait et il y en avait même qui essayaient de la tripoter. Il regardait sa nuque blanche et il se sentait drôle, il avait envie de rire et de se fâcher.

— *Paris-Soir*, cria une voix.

— On l'achète? demanda Zézette.

— C'est le même que tout à l'heure.

Les gens entouraient le vendeur et s'arrachaient les journaux en silence. Une femme sortit de la foule, elle avait de hauts talons et un chapeau de quoi se marrer perché sur le haut du crâne. Elle déplia le journal et se mit à lire en trottinant. Tous ses traits s'affaissèrent et elle poussa un grand soupir.

— Vise la bonne femme, dit Maurice.

Zézette la regarda :

— Son homme est peut-être pour partir, dit-elle.

Maurice haussa les épaules : ça semblait si drôle qu'on pût être vraiment malheureuse avec ce chapeau et ces souliers de morue.

— Ben quoi? dit-il, il est officemar, son homme.

— Même qu'il serait officemar, dit Zézette, il peut y laisser sa peau comme les copains.

Maurice la regarda de travers :

— Tu me fais marrer avec les officemars. T'as qu'à voir en 14, s'ils y ont laissé leur peau.

— Eh ben justement, dit Zézette. Je croyais qu'il y en avait eu beaucoup de morts.

— C'est les culs-terreux qui sont morts et puis nous autres, dit Maurice.

Zézette se serra contre lui :

— Oh! Maurice, dit-elle, tu crois vraiment qu'il y aura la guerre?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi? dit Maurice.

Le matin encore, il en était sûr et les copains en étaient sûrs comme lui. Ils étaient au bord de la Seine, ils regardaient la file de grues et la drague, il y avait des gars en bras de chemise, des durs de Gennevilliers qui creusaient une tranchée pour un câble électrique et c'était évident que la guerre allait éclater. Finalement, ça ne les changerait pas tant, les gars de Gennevilliers : ils seraient quelque part dans le Nord à creuser des tranchées, sous le soleil, menacés par les balles, les obus et les grenades comme aujourd'hui par les éboulis, les chutes et tous les accidents du travail ils attendraient la fin de la guerre comme ils attendaient la fin de leur misère. Et

Extrait de la publication

Sandre avait dit : « On la fera, les gars. Mais quand on reviendra, on gardera nos fusils. »

A présent, il n'était plus sûr de rien : à Saint-Ouen, c'était la guerre en permanence, mais pas ici. Ici, c'était la paix : il y avait des vitrines, des objets de luxe à l'étalage, des étoffes de couleur, des glaces pour se regarder, tout le confort. Les gens avaient l'air triste mais c'était de naissance. Pourquoi se battraient-ils? Ils n'attendaient plus rien, ils avaient tout. Ça devait être sinistre de ne rien espérer sauf que la vie continuât indéfiniment comme elle avait commencé!

— La bourgeoisie ne veut pas la guerre, expliqua Maurice tout à coup. Elle a peur de la victoire, parce que ce serait la victoire du prolétariat.

Le vieillard se leva, il conduisit Neville Henderson et Horace Wilson jusqu'à la porte. Il les regarda un instant d'un air ému, il ressemblait à tous les vieillards au visage usé qui entouraient le vendeur de journaux de la rue Royale, les kiosques à journaux de Pall Mall Street et qui ne demandaient plus rien sauf que leur vie se terminât comme elle avait commencé. Il pensait à ces vieillards et aux enfants de ces vieillards et il dit :

— Vous demanderez en outre à M. von Ribbentrop si le chancelier Hitler juge utile que nous ayons une dernière conversation avant mon départ, en attirant son attention sur ce point qu'une acceptation de principe entraînerait pour M. Hitler la nécessité de nous faire connaître de nouvelles propositions. Vous insisterez particulièrement sur le fait que je suis décidé à faire tout ce qui est humainement possible pour régler le litige par voie de négociations, car il me semble incroyable que les peuples de l'Europe, qui ne veulent pas la guerre, soient plongés dans un conflit sanglant pour une question sur laquelle l'accord est en grande partie réalisé. Bonne chance.

Horace et Neville s'inclinèrent, ils descendirent l'escalier, la voix cérémonieuse, craintive, cassée, civilisée résonnait encore à leurs oreilles et Maurice regardait les chairs douces, usées, civilisées des vieillards et des femmes et il pensait avec dégoût qu'il faudrait les saigner.

Il faudrait les saigner, ce serait plus écœurant que d'écraser des limaces, mais il faudrait en venir là. Les mitrailleuses prendraient la rue Royale en enfilade, puis elle resterait quelques jours à l'abandon, avec des carreaux cassés, des glaces trouées en étoile, des tables renversées aux terrasses des cafés, parmi les éclats de verre; des avions tourneraient dans le ciel au-dessus des cadavres. Et puis on enlèverait les morts, on redresserait les tables, on remplacerait

Extrait de la publication

les carreaux et la vie reprendrait, des hommes drus avec de fortes nuques rouges, des blousons de cuir et des casquettes repeupleraient la rue. En Russie, c'était pourtant comme ça, Maurice avait vu des photos de la perspective Newski; les prolétaires avaient pris possession de cette avenue de luxe, ils s'y promenaient, les palais et les grands ponts de pierre ne les épataient plus.

— Pardon! dit Maurice avec confusion.

Il avait balancé un grand coup de coude dans le dos d'une vieille dame qui le regarda d'un air indigné. Il se sentit las et découragé : sous les grands panneaux-réclames, sous les lettres d'or noirci accrochées au balcon, entre les pâtisseries et les magasins de chaussures, devant les colonnes de la Madeleine, on ne pouvait imaginer d'autre foule que celle-ci, avec beaucoup de vieilles dames trottinantes et d'enfants en costume marin. La lumière triste et dorée, l'odeur d'encens, les immeubles écrasants, les voix de miel, les visages anxieux et endormis, le frôlement sans espoir des semelles contre le bitume, tout allait ensemble, tout était réel; la Révolution n'était qu'un rêve. « Je n'aurais pas dû venir, pensa Maurice en jetant un coup d'œil rancuneux à Zézette. La place d'un prolétaire n'est pas ici. »

Une main lui toucha l'épaule; il rougit de plaisir en reconnaissant Brunet.

— Bonjour, mon petit gars, dit Brunet en souriant.

— Salut, camarade, dit Maurice.

La poigne de Brunet était dure et calleuse comme la sienne et elle serrait fort. Maurice regarda Brunet et se mit à rire d'aise. Il se réveillait : il sentait les copains autour de lui, à Saint-Ouen, à Ivry, à Montreuil, dans Paris même, à Belleville, à Montrouge, à La Villette, qui se serraient les coudes et se préparaient au coup dur.

— Qu'est-ce que tu fous ici? demanda Brunet. Tu es en chômage?

— C'est mon congé payé, expliqua Maurice un peu gêné. Zézette a voulu venir parce qu'elle travaillait ici, autrefois.

— Et voilà Zézette, dit Brunet. Salut, camarade Zézette.

— C'est Brunet, dit Maurice. Tu as lu son article, ce matin, dans *l'Huma*.

Zézette regarda Brunet hardiment et lui tendit la main. Elle n'avait pas peur des hommes, celle-là, même que ce soit des bourgeois ou des huiles du Parti.

— Je l'ai connu, il était haut comme ça, dit Brunet en désignant Maurice, il était aux Faucons rouges, à la chorale, je n'ai jamais vu personne avoir la voix si fausse. Finalement, on avait convenu qu'il ferait seulement semblant de chanter pendant les défilés.

Extrait de la publication

Ils rirent.

— Et alors? dit Zézette. Est-ce qu'il va y avoir la guerre? Vous devez le savoir, vous; vous êtes bien placé pour ça.

C'était une question idiote, une question de femme, mais Maurice lui fut reconnaissant de l'avoir posée. Brunet était devenu sérieux.

— Je ne sais pas s'il y aura la guerre, dit-il. Mais il ne faut surtout pas en avoir peur : la classe ouvrière doit savoir que ça n'est pas en faisant des concessions qu'on pourra l'éviter.

Il causait bien. Zézette avait levé vers lui des yeux remplis de confiance et elle souriait doucement en l'écoutant. Maurice fut agacé : Brunet causait comme le journal et il ne disait rien de plus que le journal.

— Vous croyez qu'Hitler se dégonflerait si on lui montrait les dents? demanda Zézette.

Brunet avait pris un air officiel, il ne paraissait pas comprendre qu'on lui demandait son avis personnel.

— C'est tout à fait possible, dit-il. Et puis, quoi qu'il arrive, l'U. R. S. S. est avec nous.

« Évidemment, pensa Maurice, les grosses légumes du Parti ne vont pas se mettre comme ça, sur commande, à faire part de leurs opinions à un petit mécano de Saint-Ouen. » Mais il était déçu tout de même. Il regarda Brunet et sa joie tomba tout à fait : Brunet avait de fortes mains paysannes, une dure mâchoire, des yeux qui savaient ce qu'ils voulaient; mais il portait un col et une cravate, un complet de flanelle, il semblait à l'aise au milieu des bourgeois.

Une vitrine sombre renvoyait leur image : Maurice vit une femme en cheveux et un grand costaud, la casquette en arrière, éclatant dans son blouson, qui parlaient avec un monsieur. Pourtant, il restait là, les mains dans les poches, il ne se décidait pas à quitter Brunet.

— Tu es toujours à Saint-Mandé? demanda Brunet.

— Non, dit Maurice, à Saint-Ouen. Je travaille chez le Flaive.

— Ah? Je te croyais à Saint-Mandé! Ajusteur?

— Mécano.

— Bon, dit Brunet. Bon, bon, bon. Eh bien!... Salut, camarade.

— Salut, camarade, dit Maurice. Il se sentait mal à l'aise, et vaguement déçu.

— Salut, camarade, dit Zézette, en souriant de toutes ses dents.

Brunet les regarda s'éloigner. La foule s'était refermée sur eux, mais les épaules énormes de Maurice émergeaient au-dessus des chapeaux. Il devait tenir Zézette par la taille : sa casquette lui frôlait le chignon et ils chaloupaient, tête contre tête, entre les passants.

Extrait de la publication

nrf

45 - X

Extrait de la publication